

JALOUX
DU PASSÉ

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN PROSE

PAR

AURÉLIEN SCHOLL



PARIS

COLLECTION HETZEL

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES

RUE VIVIENNE, 2 BIS

M DCCC LXI

11722 200.
—
5

JALOUX DU PASSÉ

COMÉDIE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS
SUR LE THÉÂTRE IMPÉRIAL DE L'ODÉON
LE 23 MARS 1861

A HENRY MURGER

Tu aimais cette pièce, cher ami. Je devais te l'offrir, si tu nous étais resté; et quoique tu ne sois plus là, je te la dédie comme un rappel de notre vieille et étroite affection.

Je ne puis m'accoutumer à ne plus te voir, et quand — la journée finie sans que tu aies ouvert ma porte — je descends au boulevard pour y trouver nos amis, je te cherche encore et je demande : « Où donc est-il ? »

AURÉLIEN SCHOLL.

PERSONNAGES

CHARLES DE GÉRÉONE..... M. FEBVRE.
LA COMTESSE OLGA..... M^{me} RAMELLI.
GEORGETTE..... M^{lle} DELAHAYE.
PIERRE..... M. SCIPION.

10 JU 62

S'adresser, pour la mise en scène détaillée, à M. Poulet,
à l'Odéon.

JALOUX DU PASSÉ

Un petit salon. Jardinière. Vases à fleurs. Un guéridon.
Piano ouvert dans le fond. A droite, une bergère; un chevalet
chargé d'une ébauche, etc., etc.

SCÈNE I.

GEORGETTE, PUIS UN DOMESTIQUE.

GEORGETTE, fouillant dans un coffret.

Une paire de gants beurre frais... de lait d'antilo-
pe... Voilà une couleur qui doit coûter cher!...
Je vois bien du lilas, du gris perle, du paille, mais
je ne trouve pas le lait d'antilope.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Une lettre pour madame la comtesse.

GEORGETTE.

Donnez!

LE DOMESTIQUE.

M. de Géréone vous charge de serrer ses effets
de chasse pour demain. (Il lui remet un paquet.)

GEORGETTE.

Ah! bien! — A propos, avez-vous vu quelquefois du lait d'antilope?

LE DOMESTIQUE.

Non, mademoiselle.

GEORGETTE.

Alors, allez-vous-en! (Lisant la suscription de la lettre.)
« Madame la comtesse Olga Vélenkine... Très-
« pressée. » Cela sent le tabac. (Bruit à côté.) Bon!
voilà madame qui casse une potiche.

SCÈNE II.

LA COMTESSE, GEORGETTE.

LA COMTESSE.

Georgette?

GEORGETTE.

Madame?

LA COMTESSE.

Vous êtes insupportable, ma fille... Grâce à votre maladresse, je viens de briser mon Apollon! Je suis coiffée en dépit du sens commun. (Elle se pose devant une glace.) Qu'est-ce que c'est que ces petites touffes?

GEORGETTE.

Ce sont les petites touffes de madame.

LA COMTESSE.

Il n'est venu personne?

GEORGETTE.

Non, madame ; plus de bouquets, plus de visiteurs!

LA COMTESSE.

C'est moi qui l'ai voulu! Vois-tu, Georgette, pour peu qu'une jolie femme arrive dans le monde parisien avec un prétexte de mari, elle trouve des succès bien faciles ; on parle de ses toilettes, de ses diamants ; on en fait bien vite une étoile : mais si par hasard elle se lasse de cette adoration perpétuelle, de ces fadeurs, de cette monotonie des choses d'en haut, et qu'elle se laisse tomber pour se cacher dans l'herbe... ce n'est plus qu'un ver luisant!

(Elle prend ses pinceaux et contemple le tableau.)

GEORGETTE.

Est-ce que madame va lui mettre de la barbe, aujourd'hui?

LA COMTESSE.

Je ne sais pas... J'ai envie de lui allonger la

figure... Ce pauvre Charles! Tu ne trouves pas qu'il devient laid?

GEORGETTE.

Ce n'est pas étonnant... il est toujours en colère.

LA COMTESSE.

Parce qu'il est jaloux... Ce n'est pas un homme, c'est un petit volcan de salon. (Apercevant la lettre entre les mains de Georgette.) Qu'est-ce que c'est que ça? On t'écrit maintenant? (Elle se lève.) Fais-moi lire ta lettre, dis?

GEORGETTE.

Ah! mon Dieu! c'est une lettre pour madame la comtesse!

LA COMTESSE.

Pour moi? Tu peux la garder. Je te la donne.

GEORGETTE.

Madame, elle sent le tabac.

LA COMTESSE.

Tu vois bien qu'elle est pour toi... Quelle horreur! Veux-tu emporter ça d'ici! Cette fille est malpropre... Y a-t-il une réponse?

GEORGETTE.

Je l'ignore.

LA COMTESSE.

Comment ! tu l'ignores ? Donne donc, alors.

GEORGETTE, à part.

Quelqu'un qui ne connaîtrait pas madame la croirait un peu capricieuse.

LA COMTESSE, lisant.

Ah ! mon Dieu ! Je suis bouleversée... Écoute, ma fille ; je sais combien tu m'es attachée... Aussi, quand nous sommes seules, et quand je m'ennuie, je te permets de t'asseoir pour causer.

GEORGETTE.

Madame est si bonne !

LA COMTESSE.

Tu me vois dans un grand embarras : Ivan est à Paris. Tu te rappelles... Ivan ?

GEORGETTE.

Un grand blond... oui, madame ; son portrait est en haut, derrière la malle.

LA COMTESSE.

Eh bien ! il demande à me voir.

GEORGETTE.

Et M. Charles de Géréone ?

LA COMTESSE.

Charles va venir, comme tous les jours. Tu connais sa jalousie ; je ne sais vraiment quel parti prendre... Aussi, comprend-on cet Ivan?... Revenir après deux ans, c'est d'une indiscretion!...

GEORGETTE.

Il pense peut-être que madame l'aime encore?

LA COMTESSE.

Pourquoi cela? puisqu'il a fait son temps.

GEORGETTE.

C'est juste.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas que je lui en veuille... pauvre garçon!... Il m'a tenu compagnie.

GEORGETTE.

Et puis, il a une si jolie figure!

LA COMTESSE.

Oui... mais il est trop bête.

GEORGETTE.

Tandis que M. de Géréone...

LA COMTESSE, l'interrompant.

Lui... pas assez. C'est à n'y pas tenir. Il me

garde sous les verrous ; je ne puis faire un pas sans lui : dès que j'ai les talons tournés, il bouleverse les tiroirs, pour voir s'il ne trouvera pas une lettre... Deux chiffons de papier sont par terre, dans un coin : vite, il rapproche les morceaux. Toujours en butte aux soupçons, à l'injustice, voilà ma vie. C'est intolérable !

GEORGETTE.

Pourquoi le recevez-vous ?

LA COMTESSE.

A cause de cela, malheureuse ! Il est si injuste, si ingrat, si égoïste, qu'il ne ressemble à personne, et je l'aime.

GEORGETTE.

Que faut-il répondre à M. Ivan ?

LA COMTESSE.

C'est fort embarrassant, Georgette. Quand un homme n'est plus aimé, il devrait se tuer.

GEORGETTE, ramassant la lettre.

« Chère madame, je sais trop les changements
« que deux années peuvent apporter dans la vie
« et dans le cœur d'une femme, pour me présenter
« chez vous à brûle-pourpoint... (S'interrompant.) Ce
n'est pas déjà si bête !

..

LA COMTESSE.

C'est moi qui lui ai dit cela, autrefois.

GEORGETTE, continuant.

« J'ai obtenu un congé de huit jours... » Il est dans la cavalerie, n'est-ce pas, madame?

LA COMTESSE.

Est-ce que je sais? Il s'était ruiné, il s'est engagé, c'est bien fait. Je ne me suis pas engagée, moi.

GEORGETTE.

« Ma première visite est pour vous. Je veux
« vous dire que mon amitié... mon dévouement...
« patati, patata... J'attends la réponse chez le con-
« cierge. »

LA COMTESSE.

Comment! il est en bas? Mais ils vont se battre... Que me veut-il, enfin, cet Ivan?... On n'est pas ridicule à ce point... Va lui dire que je suis en Amérique.

GEORGETTE.

Et qu'il aille vous chercher dans la prairie.

LA COMTESSE.

Écoute... C'est Géréone.

GEORGETTE.

Avec ce petit pas qu'il a adopté pour surprendre les gens.

LA COMTESSE.

Hum!... Le traître!

SCÈNE III.

LES MÈMES, GÉRÉONE.

GÉRÉONE, souriant, le chapeau à la main,
sur le seuil de la porte.

Bonjour, Olga.

LA COMTESSE.

Ah! vous voilà, mon enfant gâté?

GEORGETTE, bas.

C'est son coup d'œil d'ensemble.

GÉRÉONE, descendant la scène.

Comment va, depuis ce matin?

(Il lui baise la main.)

LA COMTESSE.

Un peu triste. — Georgette, tu me feras un verre d'eau sucrée.

GEORGETTE, sortant.

Bien, madame... (A part.) Dans la prairie.

SCÈNE IV.

GÉRÉONE, LA COMTESSE.

GÉRÉONE, d'un ton négligent.

Quel est ce militaire que j'ai vu en bas? C'est pour la bonne?

LA COMTESSE, à part.

Il l'a reconnu. (Haut.) J'ignore ce qui se passe dans mes escaliers.

GÉRÉONE.

Il se passe un cavalier seul. Apportait-il une dépêche?

LA COMTESSE.

Ah! tenez, pas de détours, vous êtes un hypocrite.

GÉRÉONE.

Hypocrite, soit! Mais, au moins, je le suis... franchement.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce à dire? Vous allez m'accuser, peut-être?

GÉRÉONE.

Je ne vous accuse pas. Pourquoi vous défendez-vous?

LA COMTESSE.

Eh bien! qu'est-ce que vous croyez?

GÉRÉONE.

Je crois que je vous gêne.

(Il se dirige vers la porte.)

LA COMTESSE, se plaçant au-devant de lui.

Pourquoi?

GÉRÉONE.

Parce qu'on vous demande une entrevue, et que, sans songer à mal, vous y trouveriez une petite distraction, dont ma présence vous prive.

LA COMTESSE.

C'est vrai... Ce militaire, comme vous dites, est un homme du monde, un ancien ami à moi, un compatriote... Voici ce qu'il m'écrit : lisez.

GÉRÉONE, lisant.

« M. Ivan Néroly... » Je l'ai rencontré à Bade, il y a trois ans... un beau joueur...

LA COMTESSE.

Malheureusement pour lui.

GÉRÉONE.

D'où vient-il?

1...

LA COMTESSE.

Il a fait deux cents lieues pour me serrer la main.

GÉRÉONE.

Et pour arranger ses affaires!

LA COMTESSE.

Accordé! Eh bien, je vous avoue que, si je ne connaissais pas votre caractère défiant et ombrageux, j'aurais reçu cette visite. Les amis sont rares.

GÉRÉONE.

Rares! pas tant que cela... rares!... Dix fois j'ai failli être écrasé sous le nombre!

LA COMTESSE.

Vous êtes gracieux.

GÉRÉONE.

Je ne puis pas être gracieux quand je fais la grimace. Comptons bien : deux portraits à l'huile, un pastel, une miniature... et des photographies... Voilà déjà beaucoup d'amis sur les murs.

LA COMTESSE.

Vous les avez fait mettre au grenier.

GÉRÉONE.

Je les connais... ils redescendront!... Ce sont les revenants de l'amour.

LA COMTESSE.

Charles, je m'ennuie.

GÉRÉONE.

Voulez-vous que je fasse jouer de la trompette sous vos fenêtres?

LA COMTESSE.

Je parle sérieusement.

GÉRÉONE, se levant et prenant son chapeau.

Renvoyez-moi donc... Ouvrez les portes à deux battants, lancez les invitations. Madame la comtesse Olga Vélinkine restera chez elle tous les jours, de trois à cinq heures... Vous serez bien vite entourée comme autrefois.

LA COMTESSE.

Et vous?

GÉRÉONE.

Moi, j'irai faire un voyage en Suisse.

LA COMTESSE.

Méchant! vous savez bien que je vous aime.

GÉRÉONE.

Rien ne me le prouve.

LA COMTESSE.

Puisque je vous le dis! Je n'y suis pas forcée par huissier.

GÉRÉONE.

Où voulez-vous en venir, enfin ?

LA COMTESSE.

A vous dire qu'il faut que vous soyez bon , au moins une fois.

GÉRÉONE.

Et que je m'en aille pour laisser la place à M. Ivan ?

LA COMTESSE.

Mais non, vous serez en visite... l'un et l'autre, voilà tout.

GÉRÉONE, prenant son chapeau.

Il faut que je fasse semblant d'être en visite, pour ménager l'amour-propre de ce monsieur, que je ne connais pas ? Pour qui me prenez-vous, ma chère ? Quel rôle prétendez-vous me faire jouer ?
(Il feint de sortir.)

LA COMTESSE, lui désignant un fauteuil.

Voyons, mettez-vous donc là... Vous savez combien le monde parisien a des limites étroites : grâce à vos exigences, vous m'avez passablement compromise ; soyez donc convaincu que Néroly connaît mon affection pour vous.

GÉRÉONE.

Alors que vient-il faire ici ?

LA COMTESSE.

Il vient me voir, d'abord. Peut-être aussi, avec cette vanité particulière à votre sexe, messieurs, a-t-il la prétention de se faire regretter... C'est qu'il ne vous connaît pas... Mais sous quel prétexte refuserais-je ma porte à un galant homme, pour qui elle s'ouvrait familièrement... avant que j'aie eu l'honneur de vous connaître ?

GÉRÉONE.

Sous prétexte que la porte est condamnée.

LA COMTESSE.

N'ai-je pas fait tout ce que vous avez voulu ? J'avais un entourage, j'allais dans le monde : pour vous, je me suis renfermée, j'ai renoncé à la coquetterie la plus innocente..... Vous devriez être bien sûr de moi ; pas du tout ! Un salut vous ofusque, une carte de visite vous fait sortir les yeux de la tête... Prenez garde, la tyrannie use vite l'amour.

GÉRÉONE.

Si vous aviez su établir autour de vous ce cercle de dignité qui protège les femmes en qui on peut

avoir confiance, vous ne me trouveriez pas si exagéré dans mes craintes. Je sais bien que vous avez fait voir un mari, il y a longtemps...

LA COMTESSE.

Mon mari voulait me faire habiter Péterscoff... au milieu d'une forêt de sapins, avec des ours... Je ne pouvais pas habiter Péterscoff... et, si je suis restée à Paris, ce n'est pas à vous de vous en plaindre.

GÉRÉONE.

Aussi n'est-ce pas de cela que je me plains.

LA COMTESSE.

Encore des récriminations sur un passé qui ne vous appartient pas! Ah! prenez garde, Charles: contentez-vous du présent qui est tout à vous, et croyez bien que ce n'est pas ma faute si nous ne nous sommes pas rencontrés à seize ans. Le passé d'une femme, c'est l'enfer pour celui qui l'aime. Si le poète de la fable n'a pas craint d'y descendre pour chercher sa bien-aimée, rappelez-vous qu'il l'a perdue à tout jamais pour avoir regardé en arrière.

GÉRÉONE.

Je demeure confus de cet apologue.

LA COMTESSE.

s persuade pas?

GÉRÉONE.

vous aviez l'esprit le jour où vous
e d'un égoïste de ma façon. Aviez-
le ces unions commodes qui lais-
une liberté compromettante pour

LA COMTESSE.

pourrais vous compromettre?

GÉRÉONE.

?

LA COMTESSE.

ette politesse banale qu'une femme
ourage, sous peine de passer pour
r une prude?

GÉRÉONE.

de politesse banale! Quand je ne
vous, celui qui vient est mon en-
si, j'ai commencé par une visite!
e je vous dise toute ma pensée?
relations que vous avez conservées
nombreuses encore... Ainsi, M. Né-
ait... Il fallait cesser de lui répondre

le jour où vous avez bien voulu me tendre votre main... et, à l'heure qu'il est, M. Néroly ne serait pas chez votre concierge.

LA COMTESSE.

Est-ce que je savais qu'il allait revenir ?

GÉRÉONE.

Ma chère amie, quand on arrose une caisse à fleurs, c'est pour y faire pousser quelque chose. Je sais bien que c'est charmant une bonne petite lettre d'amour qui vous arrive le matin à jeun... mais un beau jour on trouve un factionnaire chez son concierge. Alors, les gens qui vont se promener à Montmartre, tout à fait en haut, du côté des moulins, cherchent par terre s'ils n'y trouveront pas le bonnet de la comtesse Vélinkine.

LA COMTESSE, impatientée.

A côté du cœur de M. de Géréone.

SCÈNE V.

LES MÊMES, GEORGETTE.

GEORGETTE, un plateau à la main.

Voici l'eau sucrée de madame.

GÉRÉONE, se plaçant entre elles.

Doucement! Tu apportes aussi la réponse?

LA COMTESSE, plaintive.

Vous allez m'empêcher de boire mon eau sucrée, maintenant?

GÉRÉONE.

Pas le moins du monde... Je veux avoir le plaisir de vous servir moi-même... là! (A Georgette.) Toi, passe par ici... bien; à présent, tu peux parler. Parle... parle...

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, c'est odieux... Parle, Georgette, et puisses-tu dire des choses qui lui déchirent le cœur!

GEORGETTE.

Eh bien! je lui ai dit... (S'interrompant.) Ah! madame, il était déjà si grand, à présent il est infini!

GÉRÉONE, furieux.

Qui est-ce qui te demande tes réflexions? Veux-tu continuer? (Très-doux.) Continue... continue.

GEORGETTE.

Je lui ai dit que madame était partie depuis huit jours.

LA COMTESSE.

Et qu'a-t-il répondu ?

GEORGETTE.

Il a répondu que cela n'était pas vrai.

GÉRÉONE.

Il avait pris ses petits renseignements à l'avance.

LA COMTESSE.

Enfin ?

GEORGETTE.

Enfin, je lui ai déclaré qu'on ne pouvait pas le recevoir.

GÉRÉONE.

Et alors ?

GEORGETTE.

Alors, madame, j'ai vu une grosse larme s'échapper de son œil et glisser jusqu'à sa moustache.

GÉRÉONE.

Comment ! il a pleuré ? C'est agréable pour le concierge.

LA COMTESSE.

Ah ! tenez, Géréone... j'ai fait ce que vous avez voulu parce que je vous aime, mais je vous trouve impitoyable ; vous êtes une mauvaise nature... et je souhaite de toutes mes forces que, malgré votre insouciance et malgré votre amour-propre, vous

aussi, vous pleuriez un jour dans une antichambre.

(Elle sort avec colère.)

SCÈNE VI.

GÉRÉONE, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Eh bien! vous voilà content..... madame est furieuse.

GÉRÉONE.

Georgette, les femmes sont comme les pruniers, il faut les secouer pour en faire tomber les fruits.

GEORGETTE.

Ah! vous n'avez pas de cœur!

GÉRÉONE.

C'est vrai, mon cœur a été dévoré par les bêtes féroces, quand j'étais très-jeune.

GEORGETTE.

Madame avait déjà donné l'ordre de ne recevoir personne... et vous lui faites une scène!

GÉRÉONE.

Ah! Georgette, autrefois elle ne m'aurait pas même parlé de cette visite... elle n'aurait pas prononcé un nom devant moi, sachant que je devais en souffrir!

GEORGETTE.

Que voulez-vous? Il y a deux ans...

GÉRÉONE.

Nous nous étions juré de vieillir ensemble.

GEORGETTE.

Et c'est madame qui a commencé.

GÉRÉONE.

Que lui ai-je fait, enfin?

GEORGETTE.

Croyez-vous donc que ce ne soit pas une vertu de supporter vos reproches continuels, vos violences? Ah! si j'étais à la place de madame...

GÉRÉONE.

D'abord, je ne resterais pas à la mienne.

GEORGETTE.

Oui-dà!... Eh bien, je vous enverrais promener.

GÉRÉONE.

Sais-tu pourquoi elle ne le fait pas?

GEORGETTE.

Non, monsieur.

GÉRÉONE.

C'est que j'irais.

GEORGETTE.

Et voilà le secret de votre force?

GÉRÉONE.

Tout entier.

GEORGETTE.

Je parie que vous n'iriez pas ?

GÉRÉONE, avec ironie.

Hé! qu'est-ce que tu as à perdre ?

GEORGETTE, fièrement.

Mais... plus que vous ne croyez... monsieur!

GÉRÉONE.

Alors, changeons de conversation... Ce Néroly...
venait-il tous les jours dans la maison ?

GEORGETTE, sèchement.

Oui, monsieur.

GÉRÉONE.

Ah! — Il est parti?

GEORGETTE.

Oui, monsieur.

GÉRÉONE.

Mais il reviendra ?

GEORGETTE, saluant avec une grâce affectée.

Oui, monsieur!

GÉRÉONE.

Apporte-moi un volume de Balzac et fais mettre
mon couvert.

GEORGETTE.

Il n'y a rien de ce que vous aimez, ce soir.

GÉRÉONE.

Cela se trouve bien, mes goûts ont changé.
Allons, va, et dépêche-toi.

GEORGETTE, sortant.

Ah! voilà son petit caractère qui revient sur l'eau.

SCÈNE VII.

GÉRÉONE, seul.

Il se met au piano, frappe brusquement le clavier avec ses coudes et se retourne vers le public.)

Il y a des moments où l'on voudrait être léopard, hyène ou chacal! Voilà une femme que j'adore, et à chaque instant je sens qu'elle va m'échapper. (Il se lève.) Comment! je passais paisiblement mon chemin dans la vie, j'étais tranquille, ennuyé, dégoûté mais calme, quand je rencontre une créature qui me prend au collet, me fait assoir sur un tabouret, me force à la contempler, effeuille sur ma tête un bouquet de myrte et de jasmin... puis, un beau jour, quand mon repos dépend de sa volonté, mon bonheur de son sourire, mon existence de son caprice, elle n'aura qu'à

me dire : C'est fini ! pour que ce soit fini ? Ce n'est pas assez d'être jaloux du passé, il faut que je dispute le présent ! Où sont cette énergie et cette humilité, cette tendresse et cette patience qu'elle déployait pour se faire aimer ? Je riais alors ! Aujourd'hui le courant m'emporte !... Je suis perdu, puisque je l'aime ! (Se retournant.) Elle !

SCÈNE VIII.

GÉRÉONE, LA COMTESSE, couverte d'un chapeau
et d'une pelisse de voyage.

LA COMTESSE.

Voulez-vous les clefs de l'appartement ?

GÉRÉONE.

Pourquoi ?

LA COMTESSE.

Pour y rester.

GÉRÉONE.

Vous déménagez ?

LA COMTESSE.

Je vais à la campagne.

GÉRÉONE.

Ah !

LA COMTESSE.

A propos, vous causez avec les domestiques?

GÉRÉONE.

Quand cela peut m'être utile... oui.

LA COMTESSE.

Vous avez dit à Georgette que si je vous envoyais promener...

GÉRÉONE.

J'irais.

LA COMTESSE.

Savez-vous qu'il y a deux ans que vous me faites une vie de coups d'épingle et qu'il y a des moments où je vous prends en grippe ?

GÉRÉONE.

Je m'en suis aperçu... souvent.

LA COMTESSE.

Vous me traitez comme une aventurière, et cependant vous m'avez rencontrée dans un monde élégant, où j'étais entourée d'une certaine considération.

GÉRÉONE.

Un petit reste! On causait un peu.

LA COMTESSE.

On cause toujours. Mais vous-même, mon cher

ami, puisque vous m'y faites songer, qui êtes-vous donc, au fait?

GÉRÉONE.

Que voulez-vous dire?

LA COMTESSE.

Vous avez été un peu diplomate, un peu poète... On voit à votre boutonnière je ne sais quoi de verdâtre qu'on donne aux gens qui ont voyagé. Tout cela peut-il constituer, même en y ajoutant une paire de gants, un homme qui ait le droit de se poser comme vous le faites ; diplomate... à pied... poète... méconnu ?

GÉRÉONE.

Méconnu, c'est vrai ; mais je ne désespère de rien, et peut-être, avant de mourir, aurai-je, moi aussi, mon jour de triomphe.

LA COMTESSE.

Comme les bœufs gras ?

GÉRÉONE.

Olga, vos sarcasmes ont un but. Vous voulez m'éloigner.

LA COMTESSE.

Vraiment ? Vous avez vu cela, vous ? Il me faut supporter vos scènes, vos boutades, vos reproches, vos soupçons les plus injurieux ; et si, par

hasard, je m'avise de vous renvoyer un de vos petits traits empoisonnés, la place n'est plus tenable pour vous?

GÉRÉONE.

Il me semble que j'en ai supporté bien d'autres.

LA COMTESSE.

Vous vous croyez fort, parce que de temps en temps il vous échappe un mot désagréable pour la personne avec laquelle vous causez... Mais il y a des gens qui font de l'esprit comme d'autres font du corps... absolument.

GÉRÉONE, riant.

Sur quelle herbe avez-vous marché?

LA COMTESSE.

Je vous ai marché sur le pied. Voilà.

(Elle sonne.)

GÉRÉONE.

Alors, c'est le commencement de la fin?

LA COMTESSE.

Je n'ai pas dit cela.

GÉRÉONE.

Et vous partez?

LA COMTESSE.

Je vais à Aigrefeuille... huit jours de campagne...

(Entré un domestique.) Pierre, vous ferez descendre les

effets qui sont dans la chambre. Que la voiture attende à la petite porte du jardin. Faites porter les caisses vous-même. — Vous entendez?

(Le domestique sort. — Géréone ouvre un placard, et y prend un plaid, une casquette anglaise, un petit sac de voyage, que Georgette y a déposés, et se transforme en touriste.)

LA COMTESSE, avec stupéfaction.

Qu'est-ce que c'est que ça?

GÉRÉONE.

Ça, c'est mon colis. Partons-nous?

LA COMTESSE.

Une seule question?

GÉRÉONE.

Faites.

LA COMTESSE.

Pour vous imposer d'une façon si absolue, il faut au moins avoir un prétexte. Si je devenais veuve, m'épouseriez-vous?

GÉRÉONE, avec joie.

Si je vous épouserais!... (Après réflexion.) Vous ne songez donc qu'à la vengeance?

LA COMTESSE, ôtant son chapeau et sa pelisse.

Monsieur, vous avez une façon d'aimer les gens qui découragerait des femmes encore plus dé-

vouées que moi. Ce voyage est un nouveau sacrifice que je voulais vous faire ; il est devenu inutile, je reste.

(Elle sonne.)

GÉRÉONE, dépouillant sa casquette et son plaid.

Encore un petit voyage de fait !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Madame ?

LA COMTESSE.

Si quelqu'un se présente, vous ferez entrer.

GÉRÉONE, prenant son chapeau.

Nous recommençons... ah !...

LA COMTESSE.

Qu'entendez-vous par là ?... Une femme ne peut donc pas avoir d'amis ?

GÉRÉONE, qui a gagné le fond.

Désintéressés ?... jamais !

LA COMTESSE.

Cela dépend de la façon de juger les femmes.

GÉRÉONE, saluant.

Madame... je ne les juge pas, je les acquitte.

(Il sort.)

SCÈNE X.

LA COMTESSE, PUIS GEORGETTE.

LA COMTESSE.

Il est parti... (Elle demeure les yeux fixés sur la porte.)
C'est un garçon d'esprit, ce Géréone; mais les saillies d'un amant jaloux, ce sont des feuilles dans une cage... l'oiseau ne s'y trompe pas.

GEORGETTE, entrant à droite.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Tu as entendu, Georgette... il ne s'est pas fait prier.

GEORGETTE.

Affaire de vanité.

LA COMTESSE.

S'il ne revenait pas?

GEORGETTE.

Soyez tranquille, madame, il reviendra.

LA COMTESSE.

J'ai été bien dure avec lui.

GEORGETTE.

En quoi, je vous prie?

LA COMTESSE.

Je suis allée lui parler de choses désagréables.

GEORGETTE.

Oh! vous ne lui avez rien appris, madame. Soyez convaincue qu'il connaît vos premières années mieux que vous-même.

LA COMTESSE.

C'est un ami que je ne remplacerais pas, vois-tu, Georgette... Je suis sûre que Géréone est un homme supérieur.

GEORGETTE.

Tous les hommes ont un moment de supériorité.

LA COMTESSE.

D'abord, s'il ne revient pas, tant pis pour toi, tu iras le chercher.

GEORGETTE.

Alors, je n'ai qu'à m'asseoir... C'est toujours la même chanson, et vous ne savez pas encore le refrain.

LA COMTESSE, s'asseyant.

Je vais retravailler à son portrait... Tu ne sais pas? Il a voulu partir avec moi?

GEORGETTE.

C'était le meilleur moyen de faire rester madame.

LA COMTESSE.

Pas du tout! C'était pour avoir le plaisir de m'accompagner... Tu vas trop loin, Georgette; je te changerai, ma fille.

GEORGETTE, regardant le portrait.

Oh! madame! comme vous l'embellissez!

LA COMTESSE.

Par exemple! il est beaucoup mieux que cela! Ta vue se perd, Georgette... J'ai remarqué que tu casses beaucoup depuis quelque temps. Je te changerai, ma bonne. (Elle se lève.) Quelle heure est-il?

GEORGETTE.

Six heures, madame, je vais servir.

LA COMTESSE.

C'est inutile, je n'ai pas faim. Six heures! Voilà un siècle qu'il est parti.

GEORGETTE.

Ah! madame, dix minutes, dix petites minutes,
pas plus grandes que cela!

LA COMTESSE.

Vraiment! Quelle sottise que Paris! Les journées n'y finissent pas!

(Elle va au piano et agite les cahiers de musique.)

GEORGETTE.

Qu'est-ce que cherche madame?

LA COMTESSE.

Le Désir... de Schubert.

GEORGETTE, à part.

Et de bien d'autres. (Le lui donnant.) Le voilà, madame.

LA COMTESSE, descendant.

Georgette, va voir en bas s'il n'est pas venu de lettre pour moi.

GEORGETTE.

Bien, madame.

LA COMTESSE.

S'il n'y en a pas, tu peux faire tes paquets.

GEORGETTE, atterrée.

Comme madame a le Schubert mauvais!

LA COMTESSE.

En même temps, tu diras à Pierre de tuer la per-
ruche. Ce petit oiseau vert m'est insupportable...

UN DOMESTIQUE, entrant.

Une lettre.

LA COMTESSE.

Ah!

GEORGETTE.

Enfin!...

LA COMTESSE.

C'est de Géréone! (Elle lit.) « Madame, tout est
« fini entre nous; mais avant de quitter la France
« je veux vous faire un dernier adieu. »

GEORGETTE.

C'est trop juste. (Avec finesse.) Et le post-scriptum?

LA COMTESSE.

Post-scriptum. (Appuyant.) « J'attends la réponse
« chez le concierge. »

GEORGETTE, riant.

Madame ne veut pas le faire pleurer un petit
peu?...

LA COMTESSE.

Ce sera pour une autre fois, va le chercher.

GEORGETTE.

C'est inutile! le voici!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GÉRÉONE.

GÉRÉONE.

Madame!...

OLGA.

Monsieur!...

GÉRÉONE, changeant de ton.

Est-ce qu'il n'est venu personne?

OLGA.

Incorrigible!

GEORGETTE.

Faut-il servir madame?

OLGA.

Oui! deux couverts.

GEORGETTE.

Et qu'est-ce que madame a décidé pour la per-
ruche?

OLGA.

Laisse-la vivre cent ans!

SCÈNE XII.

OLGA, GÉRÉONE.

GÉRÉONE, froidement.

Madame, avant de partir... de quitter la France...

OLGA, s'asseyant.

Mettez-vous là, et demandez pardon.

GÉRÉONE.

Oh! assez, pour un seul jour!

OLGA.

Au moins, dites que vous ne le ferez plus.

GÉRÉONE.

Chère Olga, l'amour, c'est la lutte avec une femme. Vous oubliez vite, vous autres; mais nous, incessamment poursuivis par le souvenir de vos tendresses et de vos serments, nous demandons s'il est possible que cette idole que nous avons placée si haut puisse descendre de son piédestal?... (L'orchestre joue en sourdine l'air du *Lac*, jusqu'à la fin de la pièce.) Je suis jaloux, c'est vrai... mais au moment où je te fais souffrir..... c'est que je souffre moi-même..... Voyons, rappelle-toi nos premières entrevues, nos premiers serments de main. Oublieras-tu jamais nos courses dans

le Mont-Dor? Ta main s'appuyait sur la mienne, et ton petit pied, tout endolori, pouvait à peine se poser sur le caillou!..... Et ce jour où nous arrivions en Normandie, joyeux comme des échappés de collège... notre première visite fut pour le rivage..... (Olga laisse tomber sa tête sur ses mains.) Assise sur le galet, tu appuyais sur mon épaule ta tête rêveuse... on entendait au loin sur l'onde et sous les cieux... (La regardant.) Elle dort! (Il se lève.) Elle dort! C'est donc fini! Pauvre vieil amour de deux ans! je l'ai bercé..... il s'est endormi!... Aussi, que diable vais-je lui raconter là?... il lui faut du nouveau, et je lui récite l'almanach de l'an passé!... (Très-ému.) Elle dort! Et quand je vais quitter cette maison pour n'y plus revenir, il n'y aura pas un regret dans son cœur..... (Les larmes le gagnent et il pleure abondamment.) Et pourtant, je l'aimais!... Oh! je l'aimais!...

OLGA, ouvrant les yeux. — Avec triomphe.

Ah! vous pleurez donc!

GÉRÉONE, tombant à ses pieds.

Olga! tu ne dormais pas!...

(Georgette paraît au fond, elle rit et se retire en mettant un doigt sur ses lèvres. — Rideau.)

10 JU 62
FIN.